

Fiche lecture 7 – fin février 2013

OUTSIDERS, Howard Saul Becker, Etude sociologique de la déviance, 1985, Edition Métallé.

L'auteur, Howard Saul Becker,

Howard Saul Becker est un sociologue américain de l'école de Chicago au même titre Ervin Goffman. Tout deux ont élaboré des théories interactionnistes¹ sur les questions de stigmates et déviances.

Howard Saul Becker est l'auteur de deux ouvrages marquants *Outsiders* et *Les mondes de l'art*. Il a exercé une forte influence sur la sociologie française à partir de la fin des années 1980

Le contenu

Le concept d'« Outsiders »

Tout groupe social définit des normes qu'il s'efforce de faire appliquer. Les normes sociales prescrivent dans une situation définie les comportements à adopter (« ce qui est bien ») et ceux interdits (« ce qui est mal »). L'individu qui transgresse une norme en vigueur est considéré comme « un étranger au groupe : un Outsider ». Le transgresseur peut estimer que ses juges sont aux aussi « des étrangers, à son univers ».

Pour qu'un individu ou un comportement soit considéré comme « déviant » il faut que son manquement soit relevé par d'autres. Une personne peut selon si elle obéit ou non à la norme et selon la perception de la collectivité être « accusée à tort », « pleinement déviante », « secrètement déviante » ou au contraire « conforme ».

Cette faute et son caractère flagrant vont modifier le regard sur la personne qui la commise, son identité et l'envisagement de son avenir.

Utilisation et contrôle social de la marijuana ?

Howard Saul Becker rappelle qu'un nombre élevé de personnes consomment de la marijuana aux Etats unis malgré le fait que cet acte soit condamné à la fois par la loi et l'opinion.

Il relève que la sanction n'est pas l'unique instrument du pouvoir. Ce dernier peut recourir à d'autres moyens de contrôle social. Par exemple limiter l'accès à la drogue, ainsi celui qui commence d'en fumer doit s'intégrer à un groupe spécifique. De plus, le recours régulier à la marijuana risque d'entraîner une rupture avec l'entourage qui souhaite décourager l'individu d'en consommer. La définition de cette pratique comme immorale n'a pas forcément d'impact sur la personne qui va se persuader de ne pas être un « drogué, qui a perdu tout contrôle sur lui-même ».

¹ le refus fondamental d'un déterminisme biologique et social de l'individu.

La culture d'un groupe déviant : les musiciens de jazz

Il s'appuie sur la définition anthropologique du terme « culture », de Robert Redfield : « par le terme culture nous désignons l'accord mutuel sur les idées conventionnelles, manifestes dans les actions et les objets, qui caractérisent toute société ». Et il la traduit par « on peut ainsi définir la culture par les limites à l'intérieur desquelles les comportements conventionnels des membres de la société peuvent varier sans cesser d'être tenus pour identiques par tous les membres. »

Howard Saul Becker conclue de son exploration anthropologique du milieu des musiciens de jazz, que s'ils refusent de se plier aux conventions sociales ils ne cherchent pas à imposer le respect aux autres. Et il remarque que quelle que soit la classe sociale dont est issue la personne qui envisage d'entreprendre une carrière musicale, il est généralement admis qu'elle est en train d'entrer dans une profession qui favorise une rupture avec les modes de comportements conventionnels de son milieu social.

L'imposition des normes et les entrepreneurs de la morale

A la différence des valeurs, les normes définissent, au sein d'un groupe social, avec une relative précision les actions autorisées ou non, dans des situations concrètes.

« Ce n'est pas parce qu'une norme existe qu'elle est automatiquement en vigueur ».

Cela suppose que la transgression soit dénoncée, que cette dénonciation soit prise en compte, rendu publique et pour cela il faut que le dénonciateur est un intérêt personnel qui le pousse à prendre cette initiative. Ces activités sont analysables lorsqu'un groupe ou un individu veulent réformer le code du bien et du mal. Howard Saul Becker intitulent ces protagonistes comme des « entrepreneurs de la morale ».

D'autre part si la norme s'inscrit dans la loi, le juge devra la faire respecter et l'appliquer lorsqu'une personne y déroge.

En conclusion l'auteur souligne que le concept déviance émane d'un processus d'interaction, entre des individus ou des groupes. Chacun poursuit la satisfaction de son propre intérêt, soit celui de ne pas obéir aux normes soit celui de le condamner.

Comment cet ouvrage contribue à mon travail de recherche ?

Cet ouvrage traite des comportements perçus comme déviants à savoir « les comportements qui transgressent des normes acceptées par tel groupe social ou par telle institution. » Cette catégorie inclut les actes sanctionnés par la loi et le système pénal, la consommation de stupéfiants en fait donc partie. Cet ouvrage peut être une des références théoriques vis-à-vis de ma question de recherche qui s'intitule : dans quelles conditions les consommateurs de drogues sont acteurs de leur vie et de changements sociaux ?

J'ai apprécié tout d'abord que l'auteur nous invite à nous intéresser non aux raisons des comportements déviants, mais au processus de mise en marge et aux conséquences pour l'acteur. J'ai ensuite mesuré les impacts de porter l'étiquette « d'outsider » que j'ai rapproché du concept de « Stigmate »² développé par Ervin Goffman. Par ailleurs j'ai repris la définition de culture de Hughes, une autre grande figure de l'école de Chicago, qui fait écho à l'approche de santé communautaire d'Aides qui s'adressent aux communautés de destin. Enfin, l'auteur m'apporte des éléments quant aux facteurs qui alimentent et légitiment l'interdiction de recourir à des stupéfiants.

L'étude de la déviance

Les actes déviants commis, même pour la première fois, sont vécus comme intentionnels et motivés. C'est pourquoi de nombreux chercheurs ou professionnels du sanitaire et social vont chercher les multiples causes, dans l'histoire ou la biologie de la personne, ou dans les éléments du contexte à l'origine des comportements « déviants ».

Pourtant selon l'auteur, ils seraient, le plus souvent, la conséquence d'avoir cédé à « une tentation déviante », et de ne pas avoir été capable de la réprimer en pensant aux conséquences de cet acte. Cela conforte l'idée que la démarche « faire avec », d'entendre ces comportements, d'envisager comment ils peuvent le moins nous nuire ou nous condamner à la clandestinité ou la sanction est peut être le plus judicieux.

L'auteur invite à avoir un contact étroit avec les gens réputés comme déviants si nous voulons. Il s'appuie sur les propos d'Herbert Blumer, « pour comprendre ce processus le chercheur doit prendre le rôle de l'acteur dont il se propose d'étudier le comportement. Puisque l'interprétation est construite par l'acteur sous forme d'objets désignés et appréciés, de significations acquises et décisions prises, le processus doit être considéré du point de vue de l'acteur... Essayer de saisir le processus d'interprétation en restant à l'écart et en refusant de prendre le rôle de l'acteur, c'est risquer la pire forme de subjectivisme : celle dans laquelle l'observateur objectif au lieu de saisir le processus d'interprétation tel qu'il se produit dans l'expérience de l'acteur ». Le travail dans la proximité, l'adoption d'attitudes d' « empathie³ » et de « non-jugement » contribueraient donc à une compréhension d'un phénomène déviant tel que la consommation de drogues ?

Enfin si nous considérons comme l'auteur « la déviance » comme une activité collective selon la définition de Maed et Blumer c'est-à-dire l'ensemble des ajustements fait par les individus en fonction du regard porté sur les actions des autres et réciproquement. Une posture proche du non-

² *Le Stigmate, les usages sociaux des handicaps* (1963), traduit de l'anglais par Alain Kihm, coll. Le Ervin Goffman : Les grecs inventèrent le terme de « stigmates » pour désigner un des marques corporelles destinées à exposer ce qu'avait d'inhabituel ou détestable le statut moral de la personne ainsi signalée. Et correspond aujourd'hui à la situation de l'individu que quelque chose disqualifie et empêche d'être pleinement accepté dans la société

³ Selon le site de Wikipédia : « L'empathie (du grec ancien ἔν, *dans*, à l'intérieur et πάθος, *souffrance*, ce qui est éprouvé) est une notion désignant la « compréhension » des sentiments et des émotions d'un autre individu voire, dans un sens plus général, de ses états non-émotionnels, comme ses croyances... En langage courant, ce phénomène est souvent rendu par l'expression « se mettre à la place de » l'autre. D'après Carl Rogers cela suppose comprendre une situation non pas depuis son propre cadre de référence, mais depuis celui de l'autre.

jugement peut réduire la portée de ce processus et de ses conséquences : l'étiquetage et la stigmatisation.

Etiquetage d'outsiders et stigmatisation

D'après Ervin Goffman⁴ « la société établit des procédés servant à répartir en catégories les personnes et les contingents d'attributs qu'elle estime ordinaire et naturels chez les membres de chacune de ces catégories ». Howard Saul Becker souligne que toute personne connue pour avoir commis une transgression à une norme sociale va être étiquetée comme « déviant », ou « stigmatisée »⁵. Et la possession d'une « caractéristique déviante déterminée » peut en laisser présumer d'autres, associées. Par exemple la femme consommatrice de drogue va être perçue comme une prostituée potentielle, ou une lesbienne ou une femme victime de violences etc.

Cet étiquetage n'est pas sans conséquences vis-à-vis de son image de soi et sa future vie sociale. Ervin Goffman pointe qu'une personne porteuse d'un stigmate n'est plus tout à fait humaine, perd des droits, a honte de ses propres attributs, a peur du regard des autres et angoisse car il ignore ce que les autres pensent réellement de lui. Il précise que ses sentiments amènent l'individu affligé d'un stigmate à éviter les situations sociales mixtes même si certains au lieu de se faire tout petit, tentent d'aborder ces contacts en affichant un air de bravade agressive mais ces ceux-ci risquent alors de s'attirer des représailles ou ennuis.

Dissimulation, clandestinité et faux semblants

Ainsi la stigmatisation et l'étiquetage sont sûrement entretenus par le silence de ces personnes qui vivent dans la clandestinité ou dans des clans où ils sont difficilement abordables. Le public ne connaît que les personnages. Ceux qui s'affichent dans la provocation et la confrontation directe en se montrant avec tous leurs stigmates : le consommateur de drogue qui se shoote en public, bouscule les autres à la pharmacie, insulte les gens etc. Mais la majorité préfère conserver leurs avantages d'être considéré comme normal en dépensant toute leur énergie pour cacher leur dépendance et leur consommation. Ils cultivent ainsi tabou, la honte, la crainte de dire, la culpabilité et le déni pour se protéger. Ervin Goffman parle de « couverture ». Il précise que « l'apprentissage du faux semblant constitue l'une des phases de socialisation de l'individu stigmatisé ». Mais il positive en avançant que « parfois l'individu stigmatisé en vient à sentir qu'il devrait être au dessus de tout cela et que s'il parvient à s'accepter et se respecter tel qu'il est il aura nul besoin de cacher son imperfection ». Pour ce qui concerne la liberté de parole quand à sa consommation de drogues cela dépend beaucoup du contexte et à qui on s'adresse. Dans mon entourage et dans ma pratique professionnelle je connais très peu de personnes et encore moins de femmes qui valident réellement cette « dernière étape ».

L'affichage est plus facile dans les groupes d'appartenance de pairs militants comme le soulève

⁴ *Stigmates* Ibid.

⁵ Ibid. : « avoir un attribut qui jette un discrédit profond ».

Ervin Goffman. Ils permettent aux personnes de s'entraider et se soutenir mais aussi d'être admis par les personnes dites « normales » qui fréquentent ces collectifs. Howard Saul Becker considère que l'entrée d'une personne dans un « groupe de déviant organisé » permet de se justifier, d'être plus cohérents et de « mener à bien les activités déviantes avec un minimum de risques ».

L'entretien du processus

Par contre Erwin Goffman constate une discrimination entre personnes stigmatisées : « L'individu stigmatisé a tendance à hiérarchiser les siens selon le degré de visibilité et d'importunité de leur stigmatisme. Envers ceux qui sont plus évidemment atteints que lui, il a souvent la même attitude que les normaux adoptent à son égard. » C'est ainsi que le consommateur de cannabis se comportera vis-à-vis de la personne dépendante à l'héroïne et le sniffeur envers l'injecteur etc.

Sinon, d'après Howard Saul Becker « Traiter une personne qui est déviant sous un rapport comme si elle l'était sous tous les rapports, c'est énoncé une prophétie qui contribue à sa propre réalisation. Ainsi se mettent en branle différents mécanismes qui encourent à modeler une personne sur l'image qu'en ont les autres ». L'exclusion va conduire l'individu à réduire son accès « aux moyens ordinaires » pour organiser sa vie et il va recourir à d'autres pratiques illégitimes.

Il est difficile d'inverser ce cycle car les jugements s'inscrivent dans le temps même si la personne adopte une autre attitude. L'auteur illustre ce propos en prenant l'exemple d'un « toxicomane » qui réussit à venir à bout de son accoutumance qui va être consterné par le fait d'être toujours traité toujours comme tel. Les gens s'inspirant du proverbe : « qui a bu, boira ». Cette considération n'est heureusement pas toujours de mise.

Par contre je rejoins Erwin Goffman qui stipule que « l'individu stigmatisé se trouve au centre d'une arène où ils affrontent les arguments et les discours, tous consacrés, à ce qu'il devrait penser de lui-même... poussé dans plusieurs directions par des professionnels qui lui clament ce qu'ils devraient faire et ressentir à ce propos, de ce qu'il n'est ou il n'est pas, le tout pour son bien naturellement ! Et il suffit de fréquenter les réunions de professionnels des addictions pour pouvoir illustrer ce propos.

Culture selon Hughes et communauté de destin

« Une culture se constitue à chaque fois qu'un groupe de personnes mènent une existence en partie commune, avec un minimum d'isolement par rapport aux autres, une même position dans la société et peut être un ou deux ennemis communs ». Il suggère qu'une culture apparaît à chaque fois qu'un groupe de personnes se trouve confronté à un même problème, et dans la mesure où les membres de ce groupe sont capables d'entrer en interaction et de communiquer les uns avec les autres. En ce sens les consommateurs de drogues ont une culture commune. Ils partagent un plaisir interdit, des difficultés à s'en procurer et la peur de la police et la justice par exemple.

Cette notion de culture fait écho à la notion de « communauté de destin » ou « d'intérêt » auxquelles fait référence Aides dans sa démarche de santé communautaire. « Démarche dans laquelle des personnes, à un moment donné et dans un contexte donné, identifient qu'elles

partagent la même problématique et décident de former, ou rejoindre un groupe, pour agir collectivement afin de surmonter les obstacles générés par cette problématique » selon Francis Nock⁶. En effet, dans cette approche la seule appartenance à une même identité n'est pas suffisante dans cette approche. Elle peut même être un frein à l'écoute et la solidarité nécessaire à cette dernière.

Howard Saul Becker précise que ceux qui participent à des activités considérées comme déviantes, les consommateurs de drogues par exemple, rencontrent la même difficulté « leur conception de ce qu'ils font n'est pas partagée par les autres membres de la société. »

Le processus « d'auto-ségrégation » identifié pour les musiciens de jazz, leur argot, qui leur permet de se reconnaître et d'identifier les étrangers est valable pour les consommateurs de drogues.

Les valeurs qui légitiment l'interdiction de consommer des stupéfiants

L'auteur en identifie trois. La première est issue de l'éthique protestante, « l'individu devrait assurer la pleine responsabilité de ce qu'il fait ou de ce qui lui arrive », en bref être dans la maîtrise de soi. La seconde concerne « la réprobation de tout comportement visant à provoquer un état d'exaltation ». La troisième s'appuie sur le pont de vue qu'en condamnant la consommation de certains produits les personnes s'interdiraient d'y recourir ou d'en être dépendant.

Christine Defroment

25/26 février 2013

⁶ Consultant en santé public, membre de l'INPES, et volontaire à AIDES